

RÉVÉLANT SUR LA GRÈVE QUELQUES CORPS IMMOBILES

Litanie maritime

Raphaël Sarlin-Joly

« Et il allait silencieux le long du rivage de la mer aux bruits sans nombre »

Iliade, I, 34

« Comme une langue en peine de parole jeta le bruit de sa voix au-dehors »

Dante, Enfer, Chant XXVI

« Celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est celui qui entend la parole, mais en qui les soucis du siècle et la séduction des richesses étouffent cette parole, et la rendent infructueuse »

Matthieu, XIII, 22

Ici, sur la grève
Je trace des lignes
Je sais tracer des lignes
L'espoir est nu dans mes yeux pâles
Et je regarde le monde tourner
Sur le sable
Je trace des lignes
Je sais tracer des lignes

(...)

*Je nage
Je plonge au bon moment
J'évite la vague qui approche, ou au contraire je m'en sers
Ah ! je sais nager
Vous le savez bien que c'est un étrange bonheur
Ça fait des effets de choc
Je trace des lignes
Je sais tracer des lignes*

Nous savons ici l'apanage visuel et métaphysique du repos illimité
de la conquête abolie
du dérèglement prohibé
du dépassement obsolète
de la félicité obligatoire
des jubilatons avouées
et de la béatitude encouragée
pour les siècles des siècles

Et nous savons pour la splendeur la nécessité des remparts
de la segmentation
la frontiérisation
et que rien ne resplendit jamais comme une tour d'ivoire

Et comment érige-t-on des remparts
Tu le sais toi
Comment on érige des remparts
Ça oui tu le sais tu ne l'as pas oublié
Ah non surtout pas
Surtout pas on a l'art du silence

L'art du silence
Cap de Bonne-Espérance
Cap de Bonne-Espérance
Cap de Bonne-Espérance
Mercredi des cendres sous la danse du soleil
On a l'art du silence

J'ai vu
J'ai vu
J'ai vu avril sur la mer

J'ai vu
J'ai vu sous l'acrylique du ciel
des vitraux sans dieux
J'ai vu des suaires dégager une odeur de fleur d'oranger

J'ai vu sous la morsure du ciel
Naître le vertige des occasions manquées
J'ai vu des doigts qui se dénouent

sous un clair de lune

J'ai vu la Dama de noche
A Séville le jasmin dont le parfum ne se déclare que la nuit

J'ai vu la paysanne de Champagne occupée effleurer de ses doigts fins les bottes de Clausewitz monté sur son cheval
Il faut le plus brillant des généraux prussiens de Champagne occupée
Pour converser avec Gneisenau
Tauenzien
Zeiten
de la vanité des guerres
et de la beauté des ciels perdus

J'ai vu la mélancolie des lierres
les champs brûlés
les chansons autour de villes en feu
les racines dans les alcôves
les palétuviers qui ne savent pas pleurer
J'ai vu les brises obsédantes sur des nuques fraîches
le diable dans les détails
et la tragédie dans les nombres

J'ai vu les pierres rouges de l'enfance
soudaines et iridescentes
les fleuves limpides gorgés de murmures secrets
les oliviers dansant sous une voûte solaire
les crépuscules nacrés
la nudité des bains de minuit

J'ai vu des palmeraies chancelantes sous des soleils ardents
Et des terres désolées
Qui n'y sont pourtant pour rien
Ni pour personne

J'ai vu éclater les fragments d'un sol naturel
écartelés sous des bourrasques fières
labourés de chair décrépète

*J'ai vu, dans un parking souterrain, sous un énorme -4 peint en vert, des hommes et des femmes assister, mains jointes, à l'élévation du corps du Christ
Et près du prêtre en chasuble damassée, l'homme de chœur porter une mitrailleuse en bandoulière et à sa hanche droite l'étui d'un P38*

J'ai vu les têtes courbées des peuples assiégés
Porte la guerre chez l'ennemi
Harcèle-le sans répit
Coupe-lui le souffle
Et l'odeur sucrée des arganiers
gisant dans un chapeau de glaise

J'ai vu les mères guetter dans les seins de leurs filles la moindre goutte de lait encore vacante pour se nourrir
leurs petites-filles étant de toute manière condamnées depuis bien longtemps

J'ai vu des embarcations fragiles quêter en vain la clémence des flots
de pauvres barques bien trop pleines
percées de part en part
meurtries par la roche du dur écueil
qui pleuraient en silence

Et le commencement de la mer
et sa fin
me blessent

J'ai vu des âmes décharnées s'écrier sous la veille apollonienne du soleil
JE HURLE POUR L'ESPRIT BRISÉ
JE HURLE POUR L'ISOLATION JUSQU'À LA FOLIE
JE HURLE POUR LES PASSANTS IVRES DE SOMMEIL ET LEUR REGARD IMPIE

JE HURLE POUR LES OREILLES RETIRÉES DANS LA TÊTE COMME LES CORNES DE LA LIMACE
JE HURLE POUR LA TERRE SACCAGÉE À PEINE BRUISSANTE
JE HURLE POUR LA POUSSIERE RECOMPOSÉE QUI COMBLE LES FAILLES BEANTES
JE HURLE POUR LES PLAIES ÉCORCHÉES PAR LES EXTRÉMITÉS DE L'OMBRE ET DE LA LUMIÈRE
JE HURLE POUR LE TOURNOIEMENT DES MORTS QUI TRÔNENT DANS LES MAINS DISJOINTES
JE HURLE POUR LES VOYANTS QUI POUR AVOIR VU TROP LOIN EN ONT EU LES YEUX CREVÉS
COUTEAUX PLANTÉS DANS LES PAUPIÈRES
JE HURLE POUR LA PATTE COINCÉE DANS LA MÂCHOIRE ET QUE SEUL LA MORT LIBÉRERA
JE HURLE POUR LA PRISON À PEINE PLUS GRANDE QUE LE CORPS
JE HURLE POUR LES CHÂINES QUI GARROTTENT DU COU AU PIED, CINQ FOIS PLUS GRANDE QUE LE CORPS
JE HURLE POUR LE CUIR QUI SIFFLE SOUS LE MARQUAGE DU FER
JE HURLE POUR L'ŒIL QUI BRÛLE MAIS QUI NE PEUT FERMER
JE HURLE POUR UN MONDE FAIT DE MAGMAS, DE SCORIES, DE DÉBRIS ET D'EAUX MORTES

Raphél

Mai

Ameccche

Zabi

Almi

Raphél

Mai

Ameccche

Zabi

Almi

Raphél

Mai

Ameccche

Zabi

Almi

Ô !

Ô !

Pitié !

Pitié !

Pitié !

Je voudrais dormir !

Je voudrais dormir !

Je voudrais dormir !

Dormir

Dormir

Sans avoir peur de mes rêves

Mercredi des cendres sous la danse du soleil

On a l'art de l'abîme

Tropique du Désespoir

Tropique du Désespoir

Tropique du Désespoir

On arpente les abîmes

Arpenter les abîmes

Arpenter les abîmes

On arpente bien les abîmes

Je nage

Je plonge au bon moment

J'évite la vague qui approche, ou au contraire je m'en sers

Ça fait des effets de choc

Ah maman la vague m'a battu

Et les doigts des passants sont tendus vers le ciel

Et des enfants courent à la sortie de l'école

Dans l'écorce des rêves

Veillez sur moi, dans ce mauvais passage, car mon navire est bien petit et la mer de Dieu bien grande

Veillez sur moi, car mon navire est bien petit et la mer bien grande

Et dans les corps troués

comme des murs

la lumière crue de la réalité

- mais tout de même la lumière -
parfois se glisse
par surprise
dans l'interstice
d'un instant

En contre-bas de la grève
L'ombre d'un oiseau invisible glisse sur la façade de l'église
Descendu, arc-bouté sur les marches du parvis, je touche de bout de mes doigts éteints la patine des statues
Comme pour en révéler l'or constellé de rouille
Mais je n'aperçois que des jeux de massacre
Et des têtes pommadées
Soudain
le tintamarre désordonné des cloches, accompagné par les hurlements hystériques des chiens près de la rive

(...)
pour regagner le rivage

De la houle vient se briser sur les fenêtres
La houle ruisselle sur les vitres
La houle caresse tendrement les statues
du palais de justice et de la Cathédrale et de la ville du Havre

Ici, en surplomb de la grève
L'on marche sur des monceaux de cadavres
Ici la ville aux rêves morts
Et aux espoirs déçus
L'on marche sur des monceaux de cadavres
Le bâti Perret construit
quelques centimètres plus haut
Toute la ville nouvelle quelques centimètres plus haut
Béton armé en surplomb des ruines, des charniers, des maisons éventrées
Pour recouvrir d'une chape l'implacable des bombardements alliés

Ce que je veux, c'est faire quelque chose de neuf et de durable
Ce que je veux, c'est faire quelque chose de neuf et de durable

Quelque chose qui transcende ?
Quelque chose qui transcende ?
Qu'est-ce qui transcende ?
Qu'est-ce qui transcende ?
Qu'est-ce qui transcende ?
Relativise
Relativise hein

(...)

Mais sous l'ombre on se confond alors, avec l'inertie des temps, à rêver de maintenant de pénétrer l'ombre
de maintenant la foudroyer dans une étreinte l'ombre de s'y immerger ici et là là et maintenant
Et des ténèbres immémoriales
La nuit
monte dans des ornières grises

Ici, sur la grève
Je me tiens face à un ponton de bois
Balloté par d'impures vagues au-dessus d'absurdes abîmes
sur l'inexorable grève
J'avance sur un ponton de bois
qui semble apparaître au fur et à mesure de mes pas
La tempête herse désormais toute la mer d'écume
La houle me fouette le visage comme une voix venue des limbes
J'avance sur un ponton de bois
Dédale infini
Je traverse des antichambres et des purgatoires
La brume tourbillonnante recouvre tout autour
Et derrière moi, dans la brume
Seule à n'être pas bâtie sur les morts
La Cathédrale du Havre

L'on descend pour rentrer dans la Cathédrale du Havre
L'Européen le plus moderne c'était bien vous Pape Pie XII
La Cathédrale du Havre
Imputrescible
Tel le cèdre
qui seul
ne pourrit pas
La Cathédrale du Havre
M'éclaire comme un phare
La brume tourbillonnante recouvre tout autour
Et j'avance sur un ponton de bois

Il est temps de dire à l'Océan
Il est temps de dire à l'Horizon
Il est temps d'invectiver l'Univers
Il est temps de lancer une bombe contre le destin.

Refus des mascarades. Refus des êtres objectifs.
Rupture non-tacite des conventions passées.
Je jure de grands espaces pour la nuit à venir.
Je jure un sommeil écarlate.
Je tisonne le feu des possibles.
Je capture la célébration.
J'amourache aux chiens de guerre les dernières volutes d'une parole évanescence.
J'inverse les priorités déciphérales.
J'exhume les tombeaux des repos éternels.
Je décroche un par un les insectes écrasés sur les vitraux célestes.
Je repousse l'ignifuge.
J'espace des continents d'infinis serrés à grands coups de ventres en l'air.
Je déchire. J'écartèle.
Je profère mises à feu
Et à sang
Mises à nu
J'oblitére jusqu'aux remous de l'écume.
Je parle la langue du ressac.
Je mobilise l'azur des pressentiments.
Je fais le serment
De toujours rester digne
de la Tempête

Alors
Je me suis tu
Le ponton s'était éclipsé
Et la brume
avait disparu

Ici, sur la grève
Je regarde la mer
Je regarde la mer
Je regarde l'immense étendue dévolue à l'empire d'échanges commerciaux sur lesquels le soleil ne se
couche jamais
Je regarde se dissoudre l'enveloppe sécurisante des éléments
Laissant seul l'homme avec lui-même
Déclin de l'Occident
Prix réduits
Spectacle encore inégalé

Le soleil encore puissant donne des couleurs d'apocalypse à l'horizon
Et l'Univers recouvre, comme un linceul imbibé d'eau, ma sourde plainte enflammée
Aurais-tu oublié que les murs existent

Ici, sur la grève,
(...)
à peine flottants au-dessus des abysses
Où nous marchons sur des lits de morts et de décombres

Comme on s'est écartés devant le monde
Comme on s'est bien écartés

Comme on s'est bien écartelés
Ah on l'a bien saisi le fil
Jusqu'au bout déroulé
Jusqu'au bout décoché comme une flèche acérée

Des fleurs à peine closes
et déjà fanées
Si peu et déjà de trop nous avons été vendus
à la grande braderie de l'Histoire

Je brandis les bras de la mer
Je brandis les bras de la mer
Brandis les bras de la mer
et jure
Je jure entendre le silence
je jure que le vent me pèse autant que des chaînes

Dans une rue oblongue
Mes semblables
Si dignes mes semblables
Perdus comme des chiens perdus

Mon âme lyophilisée contemple le vide du soir
tout aussi déshydraté
que même la mer n'a pas su protéger de la sécheresse
Comme je voudrais sombrer
Me dissoudre
Dans la pureté
Dehors, la chair du ciel arbore ses zébrures
Et je m'accoude sur le vent

(...)

Et proférant d'âcres sermons
dans ce désert impavide
Je songe en marchant

Comme je ne dérange pas le monde
Je ne dérange pas le caillou en posant le pied dessus
Et quand mon pied s'enfonce dans le sable
Comme c'est mon pied qui est mouvant et non pas le sable
Qui ne se soucie pas de mon pied pas le moins du monde
Le cri que tu pousses ne réveillera personne

La nuit ne remue pas
Le printemps ne remue pas
Les charbons ne brûlent pas
Mais coulent lentement
dans la gorge

Mais alors que se ferme l'obturateur du ciel
J'aperçois
comme une lueur
sous les réverbères

Alors lève-toi
Avec ton lot de blessés
Et de morts
Avec ta falaise de peurs
Lève-toi
Et regarde
Regarde
Voici le monde et son règne de douleur
Voici le lieu où il convient de s'armer de courage
Debout comme un marin à la proue d'un bateau

(...)

Comme le noyé et son énergie dérisoire
N'atteint jamais la rive
L'écume toujours se brise en mer
Et n'atteint jamais la rive

Mais sur la mer la houle avance, de la seule manière dont on puisse en réalité avancer,
en se débarrassant de l'espoir
de jamais atteindre

Muss es sein
Es muss sein
Cela doit être
Cela est

Mais comme je l'observais
Balloté par d'impures vagues au-dessus d'absurdes abîmes
La mer se retira
Révélant sur la grève
quelques corps immobiles

- Je trace des lignes
Je sais tracer des lignes
On a l'art de l'abîme
Et on a l'art du silence –

Une première version de ce texte, encore en cours d'écriture, a fait l'objet d'un récital à la Residencia de Estudiantes de Madrid, conjointement à des poèmes d'Arantxa Romero (*Pletora*) : *El lenguaje y su doble*.
<http://edaddeplata.org/edaddeplata/Actividades/actos/acto.jsp?rsection=Actividades&acto=6459>